

nir dans une phrase ingénieusement construite pour en faire ressortir les nuances. Cet amusement quelque peu pédantesque, mais préférable à celui de parfiler ou de remplir des bouts-rimés, était naturel à un temps qui scrutait tous les recoins de la langue, qui en menait de front l'étude et la réforme, qui voulait se rompre à toutes ses difficultés, et, multipliant ses articulations, la rendre souple et prompte à embrasser toute conception de l'esprit.

Je remarque qu'alors les mots ne sont plus créés d'une manière instinctive, à mesure que le besoin s'en fait sentir, mais de propos délibéré. On va en quête d'un mot; on en parle à ses amis; on monte une intrigue, une cabale en sa faveur; on construit des phrases exprès pour le bien enchasser, pour le faire chatoyer. Chacun veut avoir fait le sien, l'avoir employé le premier, constate ses titres et les fait valoir dans l'occasion. Balzac écrit : « Le mot *intrépide* me plaît fort, et, si j'ai du crédit, je l'emploierai volontiers pour faciliter sa réception. » Et ailleurs : « Si le mot *féliciter* n'est pas encore français, il le sera l'année qui vient; et M. de Vaugelas m'a promis de ne lui être pas contraire, quand nous solliciterons sa réception. »

Mais ces mots, produits de la vanité et du caprice, étaient souvent éphémères et Bonhours dit à ce sujet : « Le public est si jaloux de son autorité qu'il ne veut la partager avec personne. Et c'est peut-être pour cela qu'il rebute d'ordinaire les mots dont un particulier se déclare l'inventeur ou le patron. Témoin l'*esclavitude* et l'*insidieux* de M. Malherbe, le *plumeux* de M. Desmarets..... Au contraire, il accepte volontiers les mots dont les auteurs ne paraissent point; et il a ainsi accepté *exactitude*, *gratitude*, *habileté*, *emportement*, *connaisseur*, et tant d'autres dont l'origine est obscure, de sorte que les mots qui réussissent ressemblent en quelque façon à ces enfants dont on ne connaît point les pères, mais